



Martine Burgos, Christophe Evans et Esteban Buch

Sociabilités du livre et communautés de lecteurs Trois études sur la sociabilité du livre

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Introduction

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1806
Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Lieu d'édition : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Année d'édition : 1996
Date de mise en ligne : 26 août 2016
Collection : Études et recherche
ISBN électronique : 9782842462246



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

BURGOS, Martine ; EVANS, Christophe ; et BUCH, Esteban. *Introduction* In : *Sociabilités du livre et communautés de lecteurs : Trois études sur la sociabilité du livre* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1996 (généré le 10 décembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1806>>. ISBN : 9782842462246. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.1806>.

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

Introduction

- 1 On réfère couramment la notion de modernité à cette période de l'histoire marquée, en Occident, par la montée puis la suprématie de l'individualisme comme représentation dominante du rapport à soi, à l'autre et à la collectivité. L'individualisme s'accorde avec une conception du progrès qui fait de la dissolution des communautés traditionnelles (ethnies, clans, corporations, ordres ou tribus) la condition pour que s'établisse une société contractuelle assurant à chacun la libre disposition de soi.
- 2 Dans le désir d'établir un rapport direct, personnel, silencieux, secret à l'écrit - mémoire universelle et vecteur des savoirs -, on peut reconnaître une revendication intrinsèquement liée à l'affirmation de la souveraineté de la raison et du droit à l'autonomie des personnes, voire au combat pour la démocratie politique. La représentation, encore très largement répandue, d'un lecteur isolé dans un espace/temps qui l'affranchit de son quotidien est tributaire de cette fonction de rupture associée au « geste de lire » par rapport aux divers freins, passions privées et déterminismes sociaux, qui sont supposés entraver le « libre » épanouissement intellectuel, psychologique et social de l'individu¹.
- 3 La lecture ainsi placée historiquement au cœur du procès d'émancipation de l'individu bourgeois a conservé, longtemps, pour qui s'interroge sur les conditions de renouvellement et de maintien d'une cohésion sociale toujours problématique, une ambivalence suspecte : d'un côté, en effet, on lui attribuait ce pouvoir libérateur qui ouvre à l'individu des horizons plus vastes, augmente et affine sa perception des altérités ; d'un autre côté, on craignait les dévoiements, dérives et captations que produirait la lecture (en particulier fictionnelle) sur un imaginaire qui, à être trop sollicité, aliène le lecteur des autres proches, l'engage dans des relations difficilement contrôlables, le coupe de la réalité, ici et maintenant, contribuant ainsi à la détérioration du lien social concret.
- 4 Avec le développement des industries culturelles et la facilité accrue de l'accès au livre, la lecture se trouve précipitée dans une logique de la consommation qui refoule les craintes et espoirs. Cependant, cette ambivalence semble n'avoir jamais totalement disparu des représentations de la lecture. Disons plutôt que, soutenue par le discours généralisé sur la crise (en particulier celle qui frapperait la lecture et les lecteurs), elle retrouve une

actualité qui invite les chercheurs en sciences humaines à en proposer une autre approche.

- 5 Dans l'introduction aux *Discours sur la lecture (1880-1980)*², Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard estimaient que la multiplication des travaux scientifiques sur la lecture était « *la preuve en acte que le geste de lire, indissociable de l'entrée dans la modernité culturelle, a perdu sa transparente évidence.* » Et certes, les études récentes d'histoire et de sociologie ont beaucoup aidé à appréhender la lecture sous des angles nouveaux. Elle est désormais considérée comme un ensemble complexe de pratiques, comportements, aspirations, représentations, qui prend des significations diverses, contrastées, selon la fonction sociale qu'elle remplit par l'entremise de certaines institutions (école, bibliothèque publique, institution littéraire au sens large), ou la place que les agents, individu, groupe familial, groupe des pairs, milieu professionnel, etc., lui réservent dans l'élaboration de leurs projets, ou encore selon la valeur (d'utilité ou d'épanouissement personnel, par exemple) qu'ils lui attribuent. Comme l'écrit Martine Poulain, « *la lecture n'est pas seulement le moment où celle-ci s'effectue, mais un ensemble, un "corps de pratiques": tout ce qui la conditionne, y prépare, y conduit, la prolonge ou l'annule, n'est pas périphérique à la lecture mais en est radicalement constitutif*³. »

- 6 Partant, l'image traditionnelle de la lecture solitaire doit être, à son tour, reconsidérée. Plutôt que de prendre parti pour l'un de ces modèles à l'exclusion de l'autre (« *Il n'y a pas de lecture véritablement solitaire* » vs « *La lecture est la seule pratique qui assure l'autonomie du sujet* ») ou tenter d'en surmonter l'ambivalence de manière purement théorique, ne conviendrait-il pas plutôt d'en examiner les effets pratiques, productifs et dynamiques ? Ne serait-il pas plus intéressant de considérer la posture de retrait (qui est un aspect important de l'acte de lecture) comme une composante d'un ensemble plus vaste de positions et dispositions et le moment où la lecture s'effectue comme celui où la valeur d'usage du texte se réalise pour un sujet-lecteur, en cela moment essentiel mais inscrit dans un procès de communication et une configuration socio-culturelle qui l'englobent ? Ne serait-il pas aussi intéressant de se demander, par exemple, comment, pourquoi les lecteurs réalisent, ou pas, la double exigence de solitude et de silence - exigence issue d'une tradition de rapport méditatif au texte, propre à la culture lettrée - et de rendre compte des résistances, des refus aussi bien que des désirs de partage et d'échange qui sont à l'origine de formes de sociabilité variées et diversement réalisées.

- 7 Tout le monde en effet ne souhaite pas parler de ses lectures ou solliciter aide et conseil, en tout lieu, en toute circonstance, à tout moment. Ainsi, dans certaines grandes surfaces culturelles, la faible sociabilité constatée semble résulter d'un accord tacite entre les clients et les membres du personnel. La direction exige parfois de ses employés qu'ils maintiennent une certaine distance avec les clients⁴. Le refus du contact en tel lieu ne signifie naturellement pas le refus, en d'autres circonstances, d'autres formes de sociabilité associées au livre et à la lecture. D'autre part, des sociologues l'ont montré⁵, beaucoup de lecteurs choisissent des interlocuteurs privilégiés, en très petit nombre, parmi leurs amis, leurs proches, dans leur famille ou leur milieu professionnel, comme on choisit un confident ; d'autres s'inscrivent dans des réseaux informels d'échanges, plus ouverts et diversifiés ; d'autres encore, plus nombreux qu'on le pense, éprouvent le besoin de ritualiser le partage des lectures en l'inscrivant dans un lieu fixe et dans une périodicité régulière, produisant un espace-temps distinct de la vie ordinaire ; ou bien, croyant laisser faire le hasard des rencontres, des affinités et des passions, se plient, de

fait, reprenant le discours de la singularité qui s'expose, au mode caractéristique des sociabilités lettrées.

- 8 L'évocation qui précède n'a pas la prétention de dresser une typologie, même approximative, des formes que prennent les sociabilités liées au livre et à la lecture mais seulement de donner une idée de leur diversité. On voit, notamment, que ces deux représentations de l'acte de lecture dont il était question plus haut ne sont pas nécessairement contradictoires, mais plutôt complémentaires : elles se rejoindraient dans l'image d'un ensemble de lecteurs isolés qui, une fois les livres refermés sur leurs tables de chevet, sortiraient dans l'espace public pour commenter leurs lectures. On remarquera que, dans ce parcours minimal, se déploient plusieurs figures de la symbolisation discursive : que l'on pense à la lecture comme le dialogue de deux subjectivités, celle du lecteur, celle de l'auteur, ou, dans une perspective bakhtinienne, plus contemporaine, comme la contribution personnelle du lecteur à l'enrichissement d'une œuvre intégrant la polyphonie du monde. Le passage du privé au public accomplirait alors, sur le plan de l'échange social, quelque chose d'analogue au parcours imaginaire de la communication littéraire. C'est à l'intérieur d'un domaine limité par les deux axes du subjectif/ intersubjectif et du réel/imaginaire que viendrait se situer la problématique d'une sociologie de la réception des textes.
- 9 La présence effective de cette relation entre l'individuel et le collectif, aussi bien dans l'imaginaire des lecteurs que dans leurs pratiques, semble aller de soi - la plupart d'entre nous pouvant témoigner du double désir de lire seul et d'en parler à d'autres. Plus difficile est de dépasser ce constat banal pour parler des modes d'actualisation de ce désir dans la société contemporaine, sous la forme de différentes pratiques de sociabilité.
- 10 De manière très pragmatique, nous avons choisi de donner à cette notion de sociabilité, dont les limites sont très controversées, un contenu et une amplitude adaptés à notre objet d'étude (le livre et la lecture) et à ce que nous souhaitions mettre en évidence dans l'exploration de nos différents terrains d'enquête. Rappelons que, dans la tradition sociologique, la notion de sociabilité oscille, pour schématiser, entre deux pôles. D'un côté Simmel la présente, en s'appuyant notamment sur le paradigme de la conversation mondaine, comme « *la forme ludique de la socialisation* », « *jouant les formes de la société* » et autorisant de la sorte une mise entre parenthèses des « *attributs sociaux du moi* »⁶. De l'autre, pour des sociologues comme Michel Forsé ou François Héran, ce type de lien social est au contraire, comme n'importe quelle pratique culturelle, essentiellement déterminé par l'ensemble des caractéristiques socio-démographiques de l'individu (P.C.S., sexe, âge, cycle de vie, lieu de résidence)⁷.
- 11 Dans la mesure où nous avons affaire à des pratiques qui se développent autour et à propos de livres, c'est-à-dire d'objets dont, conformément à la fonction éminente que la tradition lettrée leur accorde, on peut s'attendre⁸ qu'ils cristallisent des enjeux identitaires (individuels et collectifs) forts, nous avons adopté un cadre de recherche (une orientation plutôt qu'une définition) qui préserve la tension entre la dimension formelle (« *ludique* » selon Simmel) de l'échange sociable et une dimension d'expérience par laquelle son contenu « substantiel » redevient central ; un cadre qui permette également d'explorer les limites et déterminismes (au sens le plus classiquement sociologique du terme) dans lesquels et à partir desquels chacun peut s'exercer à ces pratiques.
- 12 Si, comme nous l'avons déjà souligné, l'association de l'idée de sociabilité à la représentation du livre et de la lecture ne va pas de soi dans un contexte où la lecture est avant tout considérée comme relevant du privé, voire de l'intime, c'est qu'on oublie

volontiers qu'autour du livre et de la lecture (en particulier littéraires mais pas exclusivement), les échanges apparemment les plus spontanés révèlent des compétences socialement construites ; ils sont pris dans un ensemble de discours croisés, lettrés ou ordinaires, qui composent le champ des références et des connotations que nous cultivons tous. Ce qui fait que, croyant se situer dans une démarche ouverte de quête, le lecteur, dans son rapport personnel au texte, se soumet le plus souvent, à son insu et non sans une certaine naïveté, au conformisme de goût et d'humeur de son milieu⁹. Dans le champ des pratiques culturelles, le système des attentes, structurellement liées à notre inscription dans l'espace et le temps, définit les conditions de possibilité de nos prises de positions, de nos engagements personnels, de nos investissements affectifs et sont les points d'appui obligés de toute démarche qui se veut libre¹⁰. La nature de notre terrain - le livre et la lecture considérés comme emblèmes de l'autonomisation du sujet moderne - nous invitait donc à donner plus de force à l'idée d'une tension sous-jacente entre normes et désir que Simmel, d'ailleurs, n'élimine pas puisqu'il fait du « tact » la qualité sociable par excellence.

- 13 Il n'en reste pas moins que la lecture, qui s'est progressivement détachée de l'oralité et des modes de réception collective des discours et récits que le texte véhicule, demeure une activité marquée par la place imminente que l'histoire lui a assignée dans l'éveil de la conscience de soi. Un lecteur se départit rarement de sa réserve à l'égard des autres lecteurs. Les institutions ou les lieux dont la vocation est de développer les sociabilités du livre et de la lecture sont le plus souvent réservés à des minorités, des élites, des groupes de professionnels ou d'experts, etc. De fait, rien n'oblige un lecteur à parler de sa lecture. On peut considérer, par exemple, que l'école exige avant tout de *commenter* des *textes*. Il est des lecteurs qui se satisfont de la communication silencieuse avec les auteurs, qui entretiennent une vie durant une relation privilégiée et secrète à quelque personnage d'un roman préféré. En tout état de cause, cette communication silencieuse, essentielle, constitutive de l'acte de lecture et de sa dimension sociale, ne nous paraît pas relever de la sociabilité. Il est possible de s'en contenter. Le lecteur peut aussi éprouver un sentiment de frustration à ne pouvoir parler de ce qu'il aime, ou qu'il déteste, avec d'autres.
- 14 Ainsi, nous avons eu tendance à privilégier comme manifestations de sociabilité les gestes, comportements ou paroles propres à révéler ou extérioriser le désir (non contraint) d'établir des liens réels avec d'autres ou d'en exprimer la virtualité. Ce qualificatif de « contraint » associé de manière négative à la notion de désir exige un éclaircissement. Nous entendons ici par « contrainte » ce qui renvoie à une norme socialement établie à laquelle les individus ne sauraient se dérober sans encourir des sanctions ou risquer d'être pour le moins désavoués. Un certain nombre de formules et de gestes courants relèvent de cette sociabilité ordinaire : ils expriment la permanence du procès de liaison sans lequel aucune action collective ou communication sociale ne serait envisageable entre individus et groupes distincts, cohabitant et agissant ensemble¹¹ au sein d'une structure plus vaste.
- 15 La définition étroite que nous attribuons, dans le cadre de cette étude, à la notion de sociabilité a donc une portée plus pragmatique que théorique. L'hypothèse qu'il y aurait, en arrière-plan des comportements dits « sociables » qui se développent autour du livre et de la lecture, un désir non-contraint, essaie de rendre compte du *supplément de sens* que le sujet attribue à son geste par rapport à ce que lui-même considère comme étant simplement adapté à la finalité première (utilitaire et/ou symbolique) inscrite dans le

cadre « normal » d'une situation donnée. Ainsi, un client entre dans une librairie, choisit un livre, règle le montant de son achat, dit « *merci* » lorsque le libraire lui rend sa monnaie et « *au revoir* » au moment de quitter la boutique. Nous pourrions noter ces menus faits mais nous ne les considérerons pas comme des gestes manifestant une sociabilité intrinsèquement attachée au livre. Cet exemple est simple. D'autres le sont moins. Précisons, en effet, que l'expression symbolique du lien (règles de politesse par exemple) accompagne tous nos actes, révélant les normes et codes sociaux auxquels se plient de manière spontanée, non-consciente, les membres d'une société ou d'un groupe. La difficulté consiste pour une bonne part à établir des seuils qui signalent, au plan des représentations et de l'imaginaire social, la volonté ou le besoin de créer un lien supplémentaire par rapport à un échange qui remplirait une pure fonction instrumentale, qui n'est de toute façon jamais « pure » car passant par, se réalisant dans le langage.

- 16 Cela posé, les sociabilités du livre et de la lecture n'en deviennent pas pour autant un objet susceptible d'être cerné de manière uniforme. L'enjeu représenté par le livre, dans les discours et les pratiques retenus, varie considérablement. On peut ainsi distinguer deux catégories très générales de sociabilités selon que la circulation des discours ou le partage d'un espace de communication renvoie à un intérêt commun dont le livre est un vecteur parmi d'autres (sociabilité *non spécifique* au livre et à la lecture), ou que la relation d'échange est induite par l'acte de lecture même (sociabilité *spécifique* au livre et à la lecture). Dans les échanges participant de la sociabilité non spécifique, les livres sont considérés comme des *moyens* certes privilégiés d'assurer la mémoire, d'approfondir ou élargir la connaissance d'un domaine pratique ou théorique, mais on reconnaît en même temps que d'autres modes de communication peuvent remplir la même fonction (expérience directe, transmission orale, médias audiovisuels). La deuxième catégorie recouvre plus ou moins le champ des sociabilités liées à la lecture dite littéraire dans son acception la plus large. Ici, en principe, on ne peut se passer du rapport au texte. Effective ou médiatisée par la lecture de l'autre, l'entrée dans le texte, à un moment ou à un autre du procès, reste la *condition* de l'échange.
- 17 Si le rapport au livre lui-même ne saurait être unique, les possibles voies d'accès aux problématiques posées par les sociabilités, spécifiques ou pas, ne le sont pas davantage. En effet, l'image de gens qui parlent de livres invite à se poser diverses questions : avec qui parlent-ils ? où parlent-ils ? que disent-ils ? Cette dernière dimension, « *qu'est-ce qu'on dit quand on parle de livres ?* », ouvre sur un vaste domaine d'enquête, susceptible de fournir des données précieuses sur la réception des œuvres : statut du récit, du style, du jugement de valeur, du registre émotionnel, de la référentialité, etc., dans les discours ordinaires sur les textes littéraires. Ce n'est cependant pas cette voie-là, relevant surtout d'une analyse du discours, que nous avons empruntée, puisque d'emblée notre démarche s'est plutôt orientée vers les questions « *où, avec qui, pour quoi faire ?* ». En fait, notre recherche s'est même structurée à partir de la prise de conscience de la diversité des situations communicationnelles, projet pouvant évoluer vers l'établissement d'une topographie des sociabilités du livre et de la lecture. C'est donc délibérément que nous avons choisi d'aborder des *terrains*, susceptibles d'être de tels lieux de sociabilité, privilégiant le plus souvent une approche qualitative et des méthodes qui sont traditionnellement celles de l'ethnologie (observation participante, entretiens semi-directifs et narratifs, analyse sémiologique des lieux et des objets), plutôt que de traiter la question des sociabilités en fonction des paramètres classiques de la sociologie (P.C.S.,

âge, sexe, niveau scolaire) ou de l'appartenance des individus à un groupe de « grands », « moyens » ou « petits lecteurs » - même si nous avons évidemment recours à ces catégories transversales comme facteurs d'élucidation, voire d'explication, aussi souvent qu'il est nécessaire.

- 18 Il s'agissait donc d'étudier des sociabilités très différentes, s'exerçant sur des terrains variés et d'après des appartenances à des groupes plus ou moins ouverts ou fermés - une opposition que l'on pourrait encore résumer, comme il est d'usage parfois pour poser la question de la sociabilité¹², par la distinction entre, d'un côté, la figure du *réseau* forme exploratoire, interactive - et, de l'autre, celle du *cercle* - mode de *sociation* tirant vers des affirmations identitaires et consensuelles. C'est d'ailleurs à partir de ces deux figures élémentaires que sera abordé le thème de la ritualisation des échanges discursifs dont le degré est souvent, mais pas forcément, lié à des contraintes institutionnelles. Dans certains cas, la formalisation des échanges s'avère une question tout à fait centrale, que l'on peut décrire par l'opposition entre une sociabilité spontanée, *informelle*, et une sociabilité *organisée*¹³.
- 19 A cela vient s'ajouter la considération du degré d'*explicitation des liens* que l'intérêt partagé pour le livre est censé créer entre les individus-lecteurs du simple fait qu'ils s'intéressent au livre et sont, d'une certaine manière, des « pratiquants » de la lecture. C'est que dans certains cas, la tendance à la ritualisation des relations prend le pas sur la dimension de quête : la sociabilité *implicite* nous sert à caractériser, de manière très provisoire, des situations où la sociabilité est vécue sur le mode de la connivence sans que les participants soient forcément engagés dans une interaction verbale qui la révèle ou la souligne. Ainsi, l'attention du chercheur doit se porter moins sur des pratiques verbales que sur des dispositifs propres à inscrire le sujet qui y pénètre dans un discours social qui le dépasse et qu'il devra décoder pour pouvoir le « parler » à son tour, reproduisant des comportements, des gestes, des goûts, des demandes, autant de manifestations de son aspiration, de son adhésion, voire de sa soumission, à un modèle culturel de référence.
- 20 Ces sociabilités implicites apparaissent alors comme le cas limite où le lien intersubjectif existe comme une virtualité émanant d'un *lieu* capable de proposer un certain dispositif symbolique. De quels lieux s'agit-il ? En fait, comme chacun sait, on peut parler de livres n'importe où : dans les cafés, au travail, en famille, dans la rue. Dans tous ces cas, aucun dispositif n'est là pour susciter des sociabilités spécifiques du livre ou de la lecture, et le choix d'un livre comme sujet de conversation ne relève que de la seule volonté des acteurs. En revanche, il est de ces endroits où les sociabilités du livre et de la lecture sont encouragées par des repères de leur pertinence - le premier et le plus fondamental de ces repères étant la présence du livre lui-même, présence dont la force d'imposition symbolique peut parfois aller jusqu'à l'exclusion d'autres formes de sociabilité : ainsi de ces bibliothèques ou de ces clubs de lecteurs où une conversation sur des sujets *autres* que la lecture peut être vécue par certains responsables comme une transgression ou une déviation par rapport aux objectifs ou à la vocation (voire la mission) que le groupe ou l'institution se reconnaît.
- 21 Ces lieux qui sont dédiés au livre et à la lecture se doublent souvent d'un ensemble de dispositifs symboliques et matériels qui sont censés favoriser la sociabilité. Dans les bibliothèques et les librairies se multiplient toutes sortes de rituels liés à la diffusion des livres et à la rencontre avec leurs auteurs : signatures, conférences, tables rondes, lectures, etc. Est-ce que tout cela implique que ces lieux, dont les livres sont la raison même d'exister, deviennent, de par ce fait, des lieux de sociabilité du livre et de la

lecture ? En bref, parle-t-on de livres là où il y a des livres ? Les résultats de notre enquête semblent dire : pas toujours, pas forcément, pas là où l'on pourrait s'y attendre.

- 22 Bien entendu, cela ne signifie pas que les sociabilités spécifiques au livre et à la lecture sont inexistantes là où on les attend le plus. Et, en tout état de cause, il faut souligner que ces lieux demeurent extrêmement importants dès qu'il s'agit de prendre en compte non seulement les pratiques effectives qui s'y déroulent, mais aussi les représentations que s'en font les acteurs en référence à une « *communauté de lecteurs* », pour reprendre l'expression de Roger Chartier¹⁴. Nous abordons là un terrain extrêmement riche, révélant des pratiques culturelles qui s'enracinent dans l'histoire sociale de la modernité, réactivant des imaginaires et des modèles de rassemblement et d'échange qu'on aurait pu croire dépassés (le salon littéraire, par exemple), qu'on est parfois tenté d'interpréter comme un recours contre la perte des repères intellectuels et idéologiques, les dérives du sens, les flottements axiologiques qui semblent caractériser les sociétés contemporaines.
- 23 Une fois reconnue la tendance à la ritualisation des pratiques locales de sociabilité et la prégnance chez beaucoup de lecteurs d'un imaginaire du partage, on est en droit de se demander jusqu'à quel point l'idéal communautaire hante les sociabilités du livre et de la lecture et jusqu'à quel point celles-ci constituent le point critique de celui-là.
- 24 La présence et la portée de cet idéal communautaire, aussi bien que son enracinement historique au sein de pratiques tellement diverses dans leur manifestation et leur intensité, restent difficiles à évaluer. Comme nous l'avons déjà souligné, on a tendance, depuis les Lumières, à occulter ce qui apparaît comme le vestige d'une époque obscurantiste et à insister *a contrario* sur la fonction de la lecture, émancipée des herméneutiques officielles, dans la construction des identités singulières modernes, constamment « en procès », et sur le rôle des *affinités électives* dans le développement des sociabilités privées et semi-privées, concernant des groupes restreints d'individus. De fait, la « *société des individus*¹⁵ » semble toujours travaillée par la mémoire plus ou moins nostalgique d'une communauté perdue, vécue sur un mode plus immédiat, plus concret, plus charnel que, par exemple, l'appartenance à une communauté nationale, et en même temps plus englobant que notre adhésion à des identités collectives localisées, fonctionnelles, éclatées entre lesquelles nous serions contraints de négocier au nom d'un principe de cohérence axiologique. D'ailleurs, cet espace imaginaire de la communauté qu'entretient le rapport au livre (à la langue écrite) paraît à mi-chemin entre l'instance la plus abstraite (l'Eglise, la Nation) et les différents groupes d'appartenance construits dans la réalité, quelles que soient leur envergure et la nature de ce qui les soude (familles, amis, associations, syndicats, quartiers).
- 25 Lorsqu'il existe, cet idéal d'une communauté de lecteurs se présenterait donc comme l'avatar d'une culture traditionnelle pas encore problématisée par le caractère exploratoire et hasardeux des sociabilités qu'encourage l'individualisme moderne. Et c'est probablement en raison de la place centrale qu'occupe le Livre au sein des trois grandes religions monothéistes qui ont marqué notre civilisation, que les relations qui se nouent dans les échanges autour de la lecture possèdent cette charge symbolique exceptionnellement forte, charge que, dans le discours de certains acteurs, on retrouve au fondement des identités collectives.
- 26 Quelques mots encore sur les terrains. Ils nous ont fourni matière à des contributions relativement autonomes plutôt qu'aux parties articulées d'un exposé d'ensemble. Nous avons en effet choisi trois terrains où le livre rencontre ou stimule des représentations et des pratiques d'appropriation matérielle ou discursive et des situations où le sociable et le

communautaire se déclinent selon des modes spécifiques. Christophe Evans a traité des *sociabilités privées* à partir d'une étude sur le circuit « prête-main » et les cercles et clubs de lecture ; Martine Burgos a choisi les lieux où *le livre et l'alimentaire* sont associés (librairies - salon de thé, restaurant, bar) ; Esteban Buch s'est attaché aux *librairies en langue étrangère* à Paris, en particulier les librairies en langues espagnole et arabe. Nous avons choisi des terrains qui sont des espaces possibles de communication et d'échange autour du livre (mais qui se situent en dehors des grandes institutions comme l'école¹⁶ ou la bibliothèque traditionnellement vouées à la socialisation des lecteurs), privilégiant des comportements empreints d'un certain volontarisme, révélant le goût de l'expérimentation et du risque, même limité, chez nos lecteurs. Les trois terrains sont, à des titres divers, des lieux de mise à l'épreuve des identités individuelles et collectives. Les sociabilités effectives sont probablement à ce prix.

NOTES

1. Voir en particulier Roger Chartier, « Les pratiques de l'écrit » in : *Histoire de la vie privée*, sous la direction de Philippe Ariès et Georges Duby, tome 3, « de la Renaissance aux Lumières », vol. dirigé par Roger Chartier, Seuil, 1987, pp. 113-161.
2. Anne-Marie Chartier, Jean Hébrard, *Discours sur la lecture (1880-1980)*, B.P.I-Centre Georges Pompidou, Etudes et recherche, 1989.
3. Martine Poulain, *Pour une sociologie de la lecture*, Editions du Cercle de la Librairie, 1988, p. 8.
4. Sur la sociabilité dans les librairies, voir en particulier Alain Guillemin et Fabienne Soldini, *Rapport d'enquête sur les sociabilités du livre et de la lecture*, B.P.I.- D.L.L. La version intégrale du rapport peut être consultée au centre de documentation de la Direction du livre et de la lecture.
5. Concernant les jeunes, voir en particulier F. de Singly, *Lire à douze ans*, Nathan, 1989 et *Les Jeunes et la lecture*, Dossiers Education et Formation, n°24, 1993.
6. Georg Simmel, « La sociabilité. Exemple de sociologie pure ou formale », in : *Sociologie et épistémologie*, PUF, 1981.
7. Michel Forsé, « La sociabilité » in : *Economie et statistique*, décembre 1981. François Héran, « La sociabilité, une pratique culturelle » in *Economie et statistique*, décembre 1988. Il est à noter que, pour ces auteurs, la sociabilité (contrairement à l'acception courante) n'est pas envisagée sous l'angle psychologique, c'est-à-dire comme une aptitude particulière qui rendrait certains plus sociables que d'autres, mais d'une façon plus neutre, en fonction des différentes manières constatées « d'être ensemble », en dehors des interactions fonctionnelles ou utilitaires au sens fort du terme (sociabilité-contexte)
8. Que cette attente soit, dans les faits, réalisée ou pas.
9. Sur les conditionnements sociaux de la production des œuvres et de leur consécration, voir en particulier Claude Lafarge, *La Valeur littéraire*, Fayard, 1983.
10. C'est à la prise de conscience de l'inscription sociale du goût et des valeurs esthétiques qu'une expérience telle que le Goncourt des lycéens, menée de manière rigoureuse par les élèves et les enseignants, peut prétendre. Voir Martine Burgos, Jean-Marie Privat, « Le Goncourt des lycéens : vers une sociabilité littéraire ? » in : *Lire en France aujourd'hui*, sous la direction de Martine Poulain, Editions du Cercle de la Librairie, 1993.
11. « Agir ensemble » ne signifie pas forcément « de concert ».

12. Jean Baechler, « Groupes et sociabilité », *Traité de sociologie*, PUF, 1992.
13. Cette distinction est reprise de l'ouvrage classique de Maurice Agulhon, *Le Cercle dans la France bourgeoise 1810-1848, étude d'une mutation de sociabilité*, Armand Colin, 1977.
14. Voir Roger Chartier, *L'Ordre des livres*, Alinéa, 1992.
15. Norbert Elias, *La Société des individus*, Fayard, 1987.
16. Depuis quelques années, en plus des ateliers de lecture-écriture qui se multiplient, des expériences favorisant l'émergence d'une sociabilité de la lecture se développent au sein des établissements scolaires et des bibliothèques, parfois en partenariat. Citons, parmi les plus ambitieuses, outre le Goncourt des lycéens déjà évoqué, le Festival du premier roman de Chambéry. Les dimensions de l'incertitude et du risque paraissent toujours sous-jacentes à ce type de pratique collective : quand il s'agit d'attribuer de la valeur à une œuvre contemporaine, il y a toujours matière à débat et à erreur.